



First Session  
Thirty-seventh Parliament, 2001-02

Première session de la  
trente-septième législature, 2001-2002

## SENATE OF CANADA

## SÉNAT DU CANADA

---

*Proceedings of the Standing  
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité  
sénatorial permanent des*

# Aboriginal Peoples

# Peuples autochtones

*Chair:*

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

*La présidente:*

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

---

Wednesday, March 13, 2002

---

Le mercredi 13 mars 2002

---

### Issue No. 14

#### **Eleventh meeting on:**

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

---

### Fascicule n° 14

#### **Onzième réunion concernant:**

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

---

**WITNESS:**  
(See back cover)

---

**TÉMOIN:**  
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON  
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*  
and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.  
\* Carstairs, P.C.  
(or Robichaud, P.C.)  
Christensen  
Cochrane  
Gill  
Hubley

*\*Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Léger  
\* Lynch-Staunton  
(or Kinsella)  
Pearson  
Sibbeston  
St. Germain, P.C.  
Tkachuk

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES PEUPLES  
AUTOCHTONES

*Présidente:* L'honorale Thelma J. Chalifoux

*Vice-présidente:* L'honorale Janis G. Johnson  
et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.  
\* Carstairs, c.p.  
(ou Robichaud, c.p.)  
Christensen  
Cochrane  
Gill  
Hubley

*\*Membres d'office*

(Quorum 4)

Léger  
\* Lynch-Staunton  
(ou Kinsella)  
Pearson  
Sibbeston  
St. Germain, c.p.  
Tkachuk

**MINUTES OF PROCEEDINGS**

OTTAWA, Wednesday, March 13, 2002  
(25)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met at 6:07 p.m., this day, in room 160-S, Center Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

*Members of the committee present:* The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Gill, Léger, Pearson and Tkachuk (6).

*In attendance:* From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Tonina Simeone.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, September 27, 2001, the Committee proceeded to its examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters. (*See Issue No. 6, Tuesday, October 23, 2001, for the full text of the Order of Reference.*)

**WITNESS:**

*From Simon Fraser University:*

John Richards, Professor, Business Administration.

Professor Richards made an opening statement and answered questions.

At 7:25 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

**ATTEST:**

*Le greffier intérimaire du comité,*

Michel Patrice

*Acting Clerk of the Committee*

**PROCÈS-VERBAL**

OTTAWA, le mercredi 13 mars 2002  
(25)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd’hui à 18 h 07 dans la pièce 160-S de l’édifice du Centre sous la présidence de l’honorable sénateur Chalifoux (présidente).

*Membres du comité présents:* Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Gill, Léger, Pearson et Tkachuk (6).

*Est présente:* De la Direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement: Tonina Simeone.

Conformément à l’ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 septembre 2001, le comité poursuit l’examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l’accessibilité, l’éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l’emploi et l’éducation; l’accès aux débouchés économiques; la participation et l’autonomisation des jeunes; et d’autres questions connexes. (*Le texte intégral de l’ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 6 du mardi 23 octobre 2001.*)

**TÉMOIN:**

*De l’Université Simon Fraser:*

John Richards, professeur en administration des affaires.

Le professeur Richard fait une déclaration préliminaire et il répond aux questions.

À 19 h 25, le comité s’ajourne jusqu’à nouvelle convocation de la présidence.

**ATTESTÉ:**

**EVIDENCE**

OTTAWA, Wednesday, March 13, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:07 p.m. to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

**Senator Thelma J. Chalifoux (Chairman)** in the Chair.

[*English*]

**The Chairman:** Welcome, Mr. Richards. I understand you have done quite an in-depth study on urban Aboriginal issues, and I must apologize once again since I have not yet read your study.

Please proceed with your presentation.

**Mr. John Richards, Professor of Business Administration, Simon Fraser University:** Honourable senators, I used to be a politician and I have sympathy for your trade. Now I am a professor. For both of these professions, having the floor and talking at length is one of our sins. I should like to go on for at least 50 minutes, but I have been told that if I exceed 15 that will be too much.

[*Translation*]

Honourable senators, I just finished appearing before a committee of the House of Commons. Members of that committee have insisted that they be given this document which is not translated.

I can speak French relatively well but I did have time to have this document translated. I can distribute this document to you if you wish, but it is not absolutely necessary. I am an anglophone but I wanted to give this explanation in French.

[*English*]

As an MLA in Saskatchewan 30 years ago, I became involved in Aboriginal matters. That was my first experience. I now teach at Simon Fraser University. At this time, we are organizing an excellent public lecture series. I will provide the address for the Web site that we have organized for that series.

I also work with the CD Howe Institute. I try to maintain some social conscience for this outfit — successfully or not, I am not sure — and I convinced them that the matter of Aboriginal policy is so acute that the institute must, despite being on Bay Street, get off its collective behind and think about policy.

**TÉMOIGNAGES**

OTTAWA, le mercredi 13 mars 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 18 h 07 pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

**Le sénateur Thelma J. Chalifoux (présidente)** occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

**La présidente:** Bienvenue, monsieur Richards. On me dit que vous avez effectué une étude en profondeur des Autochtones en milieu urbain, et je vous prie à nouveau de m'excuser puisque je ne l'ai pas lue encore.

Vous pouvez commencer votre exposé.

**M. John Richards, professeur en administration des affaires, Université Simon Fraser:** Honorables sénateurs, j'ai été politicien et je compatis avec vous. Aujourd'hui, je suis professeur. Dans l'exercice de ces deux métiers, nous péchons par prolixité lorsque nous avons la parole. J'aimerais pouvoir continuer pendant 50 minutes au moins, mais on m'a dit que si je dépassais les 15 minutes, ce serait déjà trop.

[*Français*]

Honorables sénateurs, je viens tout juste de témoigner lors d'une séance de comité de la Chambre des communes, et les membres du comité ont insisté pour recevoir ce document qui n'est pas traduit.

Je sais parler le français assez bien, toutefois je n'ai pas eu le temps de faire la traduction du document. Je veux bien vous distribuer ce document, mais ce n'est pas forcément nécessaire. Je le dis en français, pour ma défense. Je suis anglophone d'origine.

[*Traduction*]

Il y a 30 ans, à l'époque où je siégeais à l'Assemblée législative de la Saskatchewan, j'ai commencé à m'intéresser aux questions autochtones. J'en étais à mes premières expériences dans le domaine. Aujourd'hui, j'enseigne à l'Université Simon Fraser. Nous organisons en ce moment une excellente série de conférences. Je vais vous donner l'adresse du site Web de cette série.

Je collabore aussi avec l'Institut C.D. Howe. J'essaie de maintenir une conscience sociale au sein de l'organisme — je ne sais pas si j'y arrive —, et j'ai convaincu les membres de l'Institut que la question d'une politique en matière d'affaires autochtones était si urgente qu'ils doivent absolument se retrousser les manches collectivement et réfléchir à cette politique, même s'ils ont pignon sur rue à Bay Street.

Therefore, the monograph to which you referred was the first of what I hope will be a series of publications. Mine dealt with urban Aboriginal policy, exclusively. I will talk for maybe five or 10 minutes about it.

The second document will deal with matters of income distribution, from the 1996 census. We took all Aboriginals on a special run of the 1996 census, looking at outcomes for those who are on-reserve and off-reserve, by education, by province and a number of dimensions. I will briefly refer to the summary results.

The third document I hope will deal with policy of Aboriginals in the justice system.

I will stress three themes: First, patterns of migration and their implications; second, the phenomenon of the formation of ghettos — to be blunt about it — in Western Canadian cities; and finally, the painful subject of social assistance.

First, the average Canadian would have no sense of the extent to which Aboriginal people have been moving to the cities. The statistics are complicated. Roughly, in the 1996 census, almost exactly one-half of the Aboriginal population lived in cities. Of those who are registered Indians under the Indian Act, according to the official data, roughly 60 per cent live on reserves and 40 per cent off reserves, but these statistics are not particularly accurate. Probably in the census, which was completed in 2001, we will find that these tendencies of movement off reserve continue to pace in the sense that over one-half the Aboriginal population will be living off the reserves.

There are some serious problems for urban Aboriginal people, but before we go any further into those, I want to stress that the situation is better off-reserve than it is on-reserve by the kind of standard social indicators. Overall, the 1996 census indicates that the average income off-reserve among Aboriginals was roughly one-third higher than it was on-reserve. This holds true even as you move through education levels and across provinces. There are some differences. We can talk about the details afterwards.

In consideration of education outcomes, I, like many people, stress the problem of high school completion. Mr. Harvey Boston helped me with this. He is a wonderful Metis senior administrator in the Manitoba government and his obsession is high school completion. Mr. Boston has also done special statistical work for the Manitoba government. In summary terms, approximately two-thirds of Manitoban non-Aboriginals have completed high school. Approximately 25 per cent of on-reserve Indians and about 35 per cent of off-reserve Indians have completed high school. Approximately 45 per cent of Metis have finished high

Ainsi, la monographie dont vous parlez sera la première, je l'espère, d'une série de publications. Dans mon étude, il est question de la politique entourant les Autochtones en milieu urbain exclusivement. Je vais vous en parler pendant cinq ou 10 minutes.

Le deuxième document se penchera sur des questions de distribution du revenu, d'après les données du recensement de 1996. Nous avons mené une étude spéciale des Autochtones à partir du recensement de 1996: nous nous sommes penchés sur les données en comparant les Autochtones qui habitent sur la réserve et ceux qui habitent hors réserve; nous avons également analysé les données en fonction de la scolarité, de la province et de plusieurs autres facteurs. Je vais faire un bref survol du résumé de ces résultats.

Le troisième document portera, je l'espère, sur les Autochtones dans le système judiciaire.

Je me concentrerai sur trois thèmes: premièrement, les tendances migratoires et leurs conséquences; deuxièmement, le phénomène de la création de ghettos — parlons franchement — dans les villes de l'ouest du pays; et enfin, le pénible sujet de l'aide sociale.

Premièrement, le Canadien moyen n'a aucune idée de l'importance du mouvement migratoire des Autochtones vers les villes. Les statistiques en la matière sont complexes. En gros, d'après le recensement de 1996, tout près de la moitié de la population autochtone habitait dans les villes. Parmi ceux qui sont des Indiens de plein droit conformément à la Loi sur les Indiens, d'après les données officielles, 60 p. 100 environ habitent dans les réserves, et 40 p. 100, à l'extérieur des réserves, mais ces données ne sont pas très précises. Il est probable que nous constaterons, dans le nouveau recensement complété en 2001, que cette tendance à quitter la réserve augmente et que plus de la moitié de la population autochtone vit désormais à l'extérieur des réserves.

Les Autochtones en milieu urbain connaissent de graves problèmes, mais avant d'aller plus loin, j'insiste sur le fait que la situation est meilleure hors réserve qu'elle ne l'est dans les réserves si l'on se fonde sur des indicateurs sociaux reconnus. Globalement, le recensement de 1996 révèle que le revenu moyen des Autochtones hors réserve est plus élevé du tiers que celui des Autochtones vivant dans les réserves. Cela demeure vrai d'un niveau de scolarisation à l'autre et d'une province à l'autre. Il y a certaines différences. Nous pouvons nous attarder aux détails plus tard.

En ce qui concerne l'analyse de la situation scolaire, je mets l'accent, à l'instar de beaucoup d'autres, sur le problème de l'abandon des études secondaires. C'est M. Harvey Boston qui m'a aidé à ce chapitre. C'est un merveilleux cadre supérieur métis du gouvernement du Manitoba, et son dada, c'est vraiment de voir les étudiants terminer leurs études secondaires. M. Boston a également effectué des études statistiques spéciales pour le gouvernement du Manitoba. En bref, les deux tiers environ des Manitobains non autochtones ont complété leurs études secondaires. Vingt-cinq pour cent environ des Autochtones des

school. These are Manitoba statistics but they are fairly consistent across the country. I have the Manitoba statistics in my head, so I tend to dwell on them.

Given that economic opportunities are in the cities, this migration pattern will continue. If we succeed in the next decade in negotiating some treaty arrangements that transfer some assets, there will be some potential to create employment. In my province, of course, there were no treaties. I put it bluntly to you, as an economist, that in the long run this migration pattern will continue. Hence, there must be much more concern about what happens in the cities. The federal government has been too oriented to concern itself with on-reserve people. In part, that is natural because Indians are federal jurisdiction.

A good part of what this document turns around is, in a sense, a critique of the provinces. They — including our Province of Saskatchewan — have been guilty of not doing nearly enough to pay attention to the urban Aboriginal phenomenon.

Second, for those of you who are Aboriginal or are from Western Canada, what is happening in our cities may seem elementary. The depth of the problem is far more acute from Winnipeg westward than it is from Winnipeg eastward. Depending on the numbers you use, Aboriginals make up 12 per cent to 15 per cent of Manitoba and Saskatchewan's population. These proportions are much higher among the young people because there is a great deal of out-migration taking place. We are aware of that today because the census results show the declining population in Saskatchewan and an essentially stagnant population in Manitoba.

The movement to the cities is creating the formation of ghettos. In a statistical sense, the Americans have worried a great deal about it, given the difficulties that have occurred in Los Angeles and large northern cities of the United States. My colleague in Human Resources Development Canada, Mr. Michael Hatfield, deserves credit. He says that roughly corresponding to the U.S. experience, we can define a "very poor" neighbourhood as a census tract — roughly 5,000 to 7,000 people — in which the family poverty rate is more than twice the national average.

The statistics I have distributed indicate to what extent people in cities live in such neighbourhoods. In western cities, about 8 per cent of the non-Aboriginal population in the major western cities such as Winnipeg, Regina, Saskatoon, Calgary, Edmonton and Vancouver live in neighbourhoods that are "very poor" by those criteria.

The distribution of the Aboriginal population is very different. Overall, roughly one-third of Aboriginals, by identity criterion, are living in such districts. Of the mixed origin population —

réserves et 35 p. 100 environ des Autochtones vivant hors réserve ont complété leurs études secondaires. Quarante-cinq pour cent environ des Métis ont obtenu leur diplôme d'études secondaires. Ce sont les données pour le Manitoba, mais elles se ressemblent passablement d'un bout à l'autre du pays. J'ai en tête les statistiques pour le Manitoba, c'est pourquoi j'y reviens souvent.

Étant donné que les débouchés économiques sont dans les villes, ces tendances migratoires se maintiendront. Si nous réussissons, au cours de la prochaine décennie, à négocier des traités permettant le transfert de certains biens, il sera possible de créer de l'emploi. Dans ma province, bien sûr, il n'y a pas eu de traités. Je vous le dis sans détour, en tant qu'économiste, cette tendance migratoire est appelée à se poursuivre à long terme. C'est pourquoi il faut s'inquiéter beaucoup plus de la situation dans les villes. Le gouvernement fédéral se préoccupe beaucoup trop des Autochtones habitant dans les réserves. En partie, c'est une tendance naturelle puisque les Indiens sont du ressort fédéral.

En bonne partie, ce document s'articule autour d'une critique des provinces. Celles-ci, y compris la Saskatchewan, n'ont pas accordé suffisamment d'attention — loin de là — au phénomène des Autochtones en milieu urbain.

Deuxièmement, pour ceux d'entre vous qui sont autochtones ou encore originaires de l'ouest du Canada, ce qui se produit dans nos villes peut sembler élémentaire. Le problème est beaucoup plus grave dans l'Ouest à partir de Winnipeg qu'il ne l'est à l'est de Winnipeg. Selon les statistiques que l'on emploie, on constate que les Autochtones représentent de 12 à 15 p. 100 de la population du Manitoba et de la Saskatchewan. Ces proportions sont beaucoup plus importantes chez les jeunes parce qu'il y a une importante migration de sortie. Nous sommes conscients du phénomène aujourd'hui parce que le recensement fait état du déclin de la population en Saskatchewan et d'une population essentiellement stagnante au Manitoba.

Le mouvement vers les villes entraîne l'apparition de ghettos. Du point de vue statistique, les Américains se sont préoccupés énormément du phénomène, étant donné les difficultés qu'ils ont connues à Los Angeles et dans les grandes villes du nord des États-Unis. Mon collègue, M. Michael Hatfield, de Développement des ressources humaines Canada, a du mérite. Il affirme que, si nous établissons une correspondance approximative avec l'expérience américaine, nous pouvons définir un quartier «très pauvre» comme étant un secteur de recensement — soit de 5 000 à 7 000 personnes — où le taux de pauvreté familiale s'élève à plus du double de la moyenne nationale.

Les statistiques que je vous ai distribuées révèlent dans quelle proportion les habitants de la ville vivent dans de tels quartiers. Dans les villes de l'Ouest, 8 p. 100 environ de la population non autochtone des grands centres urbains comme Winnipeg, Regina, Saskatoon, Calgary, Edmonton et Vancouver, habitent dans des quartiers qui sont «très pauvres» d'après ces critères.

La distribution de la population autochtone est très différente. Globalement, le tiers des Autochtones environ, si l'on se fonde sur le critère de l'identité, vit dans de tels quartiers. De la population

those who are ethnically, partially Aboriginal and partially non-Aboriginal — roughly one-sixth are living in such districts. That is about twice the rate of the non-Aboriginal.

By far the highest proportion is among those who are single-origin Indian, for whom it is roughly 40 per cent. In the most extreme case of Winnipeg, two-thirds of single-origin Indians live in districts that are very poor by this criterion.

Still, the majority of the population in these very poor neighbourhoods is non-Aboriginal. However, we are seeing a great deal of migration emerge in Western Canada. People are moving back and forth between reserve and non-reserve, reserve and town. Oftentimes it is a “devil and the deep blue sea” experience in that life may be a bit better in the north end of Winnipeg than it is on the reserve in Northern Manitoba or in Saskatchewan, but maybe not a great deal better. Hence, after six months in Winnipeg, the family decides to go back to see if they cannot make a go of it on the reserve again.

I can also provide some data on mobility. There is a great deal of movement among people in the poor neighbourhoods and among Aboriginals in poor neighbourhoods. They are moving a great deal more than non-Aboriginals, which is presumably not good for the education of the children. One of the people testifying to the MPs this afternoon was a woman in charge of inner-city Winnipeg schools. She constantly referred to the theme of the difficulty in school completion when kids are moving about as much as they are. What do we do about that? I do not pretend to have a magic answer.

#### [Translation]

Those of you who speak and read French should read this book. Its contents do not specifically apply to aboriginal persons, but in a way, their problems are the same as those who migrate to Canada. What to do? How to integrate Vietnamese in Vancouver, Jamaicans in Toronto and Haitians in Montreal?

#### [English]

In a sense, the migration among Aboriginals is similar. The cultural differences between a northern Saskatchewan reserve and Regina are probably greater than those for a peasant moving from the Punjab to become a taxi driver in Vancouver, yet we have not done enough to make the school system friendly and accommodating.

Allan Blakeney, who taught me a great deal about Aboriginal matters, is a man who deserves much credit. Long before people began thinking comprehensively about matters of self-government or Aboriginal education, he, as premier in the early 1970s, was worrying deeply about it.

d'origine mixte — c'est-à-dire ceux qui, du point de vue ethnique, sont en partie autochtones et en partie non autochtones —, le sixième environ habite de tels quartiers. C'est le double de la proportion des non-Autochtones.

Ce sont les Indiens d'origine, avec un pourcentage de 40 p. 100, qui représentent de loin la proportion la plus importante à ce chapitre. Winnipeg représente le pôle extrême de cette tendance, avec les deux tiers des Indiens d'origine habitant dans des quartiers qui sont jugés très pauvres selon cette définition.

Et pourtant, la majorité de la population dans ces quartiers très pauvres est non autochtone. Toutefois, nous assistons à une migration très importante dans l'ouest du Canada. Les gens vont et viennent de la réserve à la ville. Souvent, on peut dire qu'ils vont de Charybde en Scylla parce que la qualité de vie est peut-être légèrement meilleure dans le nord de Winnipeg que dans la réserve du nord du Manitoba ou de la Saskatchewan, mais ce n'est guère mieux. Conséquemment, après six mois à Winnipeg, la famille décide de faire une nouvelle tentative dans la réserve.

Je peux aussi vous citer des statistiques sur la mobilité. On note une très grande mobilité des gens habitant dans les quartiers pauvres et des Autochtones habitant dans ces quartiers. Ces derniers sont beaucoup plus mobiles que les non-Autochtones, et nous pouvons présumer que cela nuit à l'instruction des enfants. L'un des témoins qui comparaissaient devant les députés cet après-midi est une femme chargée de l'administration des écoles de quartiers défavorisés de Winnipeg. Elle est revenue constamment sur le thème de la difficulté qu'éprouvent les jeunes à terminer leurs études secondaires lorsqu'ils déménagent constamment. Que pouvons-nous faire? Je ne prétends pas avoir la formule magique.

#### [Français]

Pour vous qui parlez et lisez le français je vous suggère de lire ce livre. Cela ne concerne pas spécifiquement les problèmes des Autochtones mais en quelque sorte, les problèmes sont les mêmes pour ceux qui immigrer au Canada. Que faire? Comment intégrer les Vietnamiens à Vancouver, les Jamaïquains à Toronto et les Haïtiens à Montréal?

#### [Traduction]

Dans un sens, la migration chez les Autochtones est semblable. Les différences culturelles entre une réserve du nord de la Saskatchewan et Regina sont probablement plus marquées que celles que rencontre un paysan qui déménage du Pendjab à Vancouver pour y devenir chauffeur de taxi, et pourtant, nous n'en avons pas fait assez pour créer un système scolaire accueillant et adapté.

Allan Blakeney, qui m'a beaucoup appris au sujet des Autochtones, est un homme qui a beaucoup de mérite. Bien avant que l'on n'amorce une réflexion globale sur les questions d'autonomie gouvernementale et d'instruction des Autochtones, il se préoccupait déjà vivement de ces questions au début des années 70, en sa qualité de premier ministre.

He makes the point that we in Canada are pragmatic. We are not like the French in some sense. We do not insist on a Jacobin school system that is the same in Lilles and Marseilles, where everyone studies the same lesson about Louis XIVth on October 8. We accommodate a lot of flexibility. We have French schools and English schools. Given there are times when religious differences have divided us, we have accommodated denominational public schools in the system. Whether it is a formally separate system, or experimental schools within the public system, we need far more experimentation within the cities, and schools that stress Aboriginal culture and history.

Standards are important. I do not want these schools to be exempt from taking the same boring Grade 10 algebra as all the other kids. I want schools where elders take part, where Aboriginal kids are made to feel proud of their heritage, and where a lot of attention and pride is induced. The inner city Winnipeg experiments, academies in Edmonton, my own high school where I went in Saskatoon, which has now become an inner city school with an emphasis on Aboriginal studies, are all worthy experiments. Honourable senators, you can prod the federal government to undertake more pilot projects of this nature.

There are undeniable problems. Some will object that this will divide our races more. However, historically, the school system — particularly in the west — has been a means of integrating Ukrainians, Englishmen, Icelanders and all the various settlers who came to Western Canada. It was an important thing to do. The trade-off is worth the experiment.

We must involve Aboriginal parents more in the outcomes of their kids. Until we do, these abysmal high school failure rates will persist. Albeit the cities are better than the reserves, they also have intolerable rates.

The most difficult subject to broach is the matter of social assistance. In a sense, Canada is 20 years behind the Americans. In the 1950s and 1960s, the Americans got rid of formal segregation. The civil liberties accorded to black people, along with a spate of great society programs in the early 1960s, were designed to overcome the legacy of American segregation. Canada has done something similar in the last 20 years in an attempt to make legal redress for sins of the past by eliminating residential schools and more explicitly accommodating equality and involvement of Aboriginals in many aspects of our lives.

In the United States, the painful aspect of this in the last 20 years has been coming to grips with the reality and the difficulties of inner city ghetto welfare dependency, which inevitably has a racial dimension about it in American discussion. You cannot discuss American welfare reform without dealing with race.

Il soutient que nous sommes de nature pragmatique au Canada. Nous ne sommes pas comme les Français, d'une certaine façon. Nous n'insistons pas pour avoir un système scolaire jacobin qui soit le même de Lille à Marseille, en vertu duquel tout le monde reçoit la même leçon sur Louis XIV le 8 octobre. Nous sommes d'une grande souplesse. Nous avons des écoles de langue française et de langue anglaise. Il y a des moments de l'histoire où nous avons été divisés par nos différentes fois, aussi avons-nous accueilli l'idée d'écoles publiques confessionnelles. Qu'il s'agisse d'un système scolaire officiellement démarqué, ou d'écoles expérimentales dans le cadre du système scolaire public, il nous faut expérimenter beaucoup plus dans les villes, et il nous faut des écoles qui mettent l'accent sur la culture et l'histoire autochtones.

Les normes sont importantes. Je ne veux pas que les étudiants de ces écoles soient exemptés des cours obligatoires d'algèbre de 10e année, aussi ennuyeux soient-ils. Je veux des écoles où les anciens jouent un rôle, où les enfants autochtones peuvent tirer une fierté de leur patrimoine, où l'on accorde beaucoup d'attention et l'on crée une grande fierté. Les expériences tentées dans les quartiers défavorisés de Winnipeg, dans les académies à Edmonton, dans mon ancienne école secondaire à Saskatoon, qui est aujourd'hui une école de quartier défavorisé centrée sur les études autochtones, sont toutes valables. Honorable sénateurs, vous pouvez pousser le gouvernement fédéral à entreprendre davantage de projets pilotes de ce genre.

Il y a des problèmes indéniables. D'aucuns s'y objecteront, soutenant que cela ne fera que diviser nos races davantage. Toutefois, au fil des ans, le système scolaire — en particulier dans l'ouest du pays — s'est avéré un moyen d'intégrer les Ukrainiens, les Anglais, les Islandais et tous ceux qui sont venus s'établir dans l'ouest du Canada. C'était un geste important. Les résultats justifient l'expérience.

Nous devons encourager les parents autochtones à participer davantage à la vie de leurs enfants. À défaut de cela, les taux d'échec scolaire au niveau secondaire demeureront déplorables. La situation est meilleure dans les villes que dans les réserves, mais les taux d'échec y sont néanmoins intolérables.

Le sujet le plus difficile à aborder est l'aide sociale. À un certain niveau, le Canada a 20 ans de retard sur les États-Unis. Dans les années 50 et 60, les États-Unis ont éliminé la ségrégation officielle. On a reconnu les libertés fondamentales des Noirs, et on a créé une panoplie d'excellents programmes sociaux au début des années 60, conçus pour éliminer les effets historiques de la ségrégation américaine. Au cours des 20 dernières années, le Canada a entrepris une initiative semblable: il a tenté de réparer par voie juridique les torts du passé en éliminant les pensionnats, et plus précisément en favorisant l'égalité et la participation des Autochtones dans de nombreux aspects de notre vie.

Aux États-Unis, au cours des 20 dernières années, on a vu se dessiner une dure réalité de dépendance à l'aide sociale dans les ghettos. La dimension raciale du problème est incontournable. On ne peut discuter de la question de l'aide sociale, aux États-Unis, sans parler de race.

The conclusion to which Americans of goodwill have reached is that social assistance must be accompanied by more rigid work and training requirements. Symbolically, the most important thing was the scrapping of aid to families with dependent children in 1996 by Bill Clinton. That came after 15 years of intense experimentation by a number of states that were famous for doing this.

I will not give a message here on behalf of the Republicans, but there is an interesting phenomenon where Tommy Thompson, the Republican Governor of Wisconsin, now Secretary of the Interior, worked in conjunction with liberal academics at the University of Wisconsin and pioneered a great deal of welfare. Minnesota and California are among other states that have done it, although some have done it badly.

In Canada, we have yet to go through that lesson in any rigorous manner. On-reserve welfare dependency is very high and has not changed in the last 15 years. On average, over 40 per cent of on-reserve people depend on social assistance. In many small reserves far removed from economic opportunities that will not change in the foreseeable future. What is equally important to understand is that in western Canada, one-third to more than one-half of the non-reserve welfare caseload is Aboriginal. In Saskatchewan, the estimate from officials is 60 per cent. The number of apprehended kids is 80 per cent. Hence, welfare policy is intimately bound up with Aboriginal policy.

Alberta is the one province that has radically experimented under Michael Cardinal. Alberta has rendered access to social assistance for the young and those deemed employable far more difficult. The time-series figures by province show how dramatically Alberta has deviated from the norm.

This is a controversial subject, but it must be addressed if we are being honest. The cycles of intergenerational welfare dependency — by they inner-city black neighbourhoods in south Chicago or the north end Winnipeg — are socially destructive. What can be done about it? Part of it — to be blunt — is the conservative message of rendering access for the employable more difficult. Part of it is better training. Part of it is the programs to help people get through high school and part of it concerns the programs to make work pay.

I had a hand in programs in Saskatchewan. A nice, modest program is one that provides a major supplement to low-end wages for families with kids — which is not altogether different from the national child benefit program. This is a supplement to wages. If you make \$600 working part-time at a 7-Eleven, within three weeks you will receive a 30 per cent supplement to your credit union account.

Les Américains bien pensants en sont venus à la conclusion que l'aide sociale doit s'accompagner d'exigences fermes en matière de travail et de formation. À l'échelle symbolique, le jalon le plus significatif est l'élimination, par Bill Clinton en 1996, de l'aide aux familles avec enfants à charge. Cette décision a été mise en oeuvre après 15 ans d'expérimentation intensive dans certains États qui ont fait parler d'eux pour cette raison.

Je ne veux pas livrer un message d'idéologie républicaine, mais il est intéressant de noter que Tommy Thompson, le gouverneur républicain de l'État du Wisconsin, qui est aujourd'hui secrétaire de l'Intérieur, a travaillé en collaboration avec des universitaires d'idéologies libérales de l'Université du Wisconsin pour élaborer les premiers projets de travail obligatoire. Le Minnesota et la Californie sont au nombre des États qui ont mis en oeuvre un tel programme, bien que certains l'ont fait de façon inefficace.

Au Canada, nous n'avons pas encore appris cette leçon. Dans les réserves, la dépendance envers le bien-être social est très forte et n'a pas évolué depuis 15 ans. En moyenne, plus de 40 p. 100 des personnes des réserves dépendent de l'aide sociale. Dans les petites réserves privées de débouchés économiques, cette situation ne devrait pas changer dans un avenir prévisible. Il importe également de comprendre que dans l'Ouest canadien, la clientèle hors réserve du bien-être social est autochtone dans une proportion d'un tiers à plus de la moitié. En Saskatchewan, les fonctionnaires estiment que cette proportion est de 60 p. 100. Celle des enfants appréhendés est de 80 p. 100. Par conséquent, la politique d'aide sociale est intimement liée à la politique autochtone.

L'Alberta est la province qui a pris les mesures les plus radicales à l'initiative de Michael Cardinal. Elle a limité considérablement l'accès à l'aide sociale pour les jeunes et les personnes réputées aptes à l'emploi. Les tableaux chronologiques par province montrent à quel point l'Alberta s'est écartée de la norme.

C'est là un sujet controversé, mais il faut l'aborder si nous voulons être honnêtes. Les cycles de dépendance intergénérationnelle au bien-être social, que ce soit dans les quartiers urbains noirs du sud de Chicago ou dans le quartier nord de Winnipeg, ont un effet destructeur au plan social. Que peut-on y faire? Selon le message conservateur, on peut, pour parler crûment, rendre l'accès à l'aide sociale plus difficile pour les personnes aptes à l'emploi. On peut aussi améliorer la formation. Enfin, on peut aider les jeunes à faire des études secondaires complètes et mettre en oeuvre des programmes d'incitation au travail.

J'ai participé à des programmes de ce genre en Saskatchewan. Il existe un programme modeste et intéressant qui accorde un supplément financier important aux familles à faible revenu avec enfants; ce programme n'est guère différent du programme national de prestation pour enfants. C'est un supplément salarial. La personne qui travaille à temps partiel dans un dépanneur pour 600 \$ reçoit au bout de trois semaines un supplément de 30 p. 100 qui est versé à son compte de crédit union.

In summary, we have this major migration to the cities taking place. The federal government is guilty of having devoted too much of its policy attention to on reserve realities. This is not to say that this is unimportant. It is not to say that treaty negotiations are unimportant. However, not enough attention has been given to the urban reality.

As well, I would critique the provinces — particularly the four western provinces — that have not assumed sufficiently their responsibilities to make schools work for those Aboriginals who have chosen to come to town.

Second, given this reality, we are creating — particularly in Western Canada — ghetto-like communities with disproportionately large Aboriginal populations in them. The syndromes of these kinds of neighbourhoods are not good for kids.

Third, we are not treating the subject honestly if we lay aside and avoid the discussion of social assistance, which is a crucially painful and difficult subject to handle.

**The Chairman:** Thank you, that very enlightening. I was on the appeal panel when Mike Cardinal was making all the changes. It was, and still is, very painful when dealing with intergenerational issues.

**Senator Pearson:** It was an interesting and clear presentation — a treat.

All the issues are intertwined. I want to ask you a question regarding social assistance, which I know is a challenging issue. While the Americans appear to have gotten certain things right, they can say that their record of cases has dropped. However, there are other studies that look at the cost to the child when their mother is working two shifts, and the child is being left alone.

When we look at these issues, we have to look at empowering those who look after children. If we were prepared to put more money into daycare or things of that sort, we might find that more Aboriginal women would find jobs. If you are going to make them work, at least turn their obligation to parent into an asset instead of making them stop parenting and look after somebody else's children, which is often the case.

I do not know whether you captured any of that kind of information in your studies.

**Mr. Richards:** I will briefly answer that. I will not pretend that it will be a satisfactory answer.

Academics, given much money and much computer time, take panels of families maybe 25,000 families and follow them for a generation to determine what occurs. I have not done this, so am merely reporting that it is being done.

If you are interested in this, I will happily point you to some studies that I think are legitimate. One of the best institutes studying poverty is the Institute for Research on Poverty at the University of Wisconsin. Two of the academics there, Haveman and Wolfe, are famous in the United States for doing exactly this

En résumé, nous constatons un fort mouvement de migration vers les villes. Le gouvernement fédéral est coupable d'avoir trop axé sa politique sur la situation dans les réserves. Il ne faut pas croire pour autant que cette situation ou que les négociations de traités sont des questions sans importance. Néanmoins, la réalité urbaine n'a pas été suffisamment prise en compte.

Par ailleurs, je reproche aux provinces, en particulier aux quatre provinces de l'Ouest, de ne pas avoir suffisamment assumé leurs responsabilités pour assurer le succès scolaire des Autochtones qui ont choisi de venir en ville.

Deuxièmement, dans ce contexte, nous sommes en train de créer, en particulier dans l'Ouest, des communautés semblables à des ghettos comportant des proportions anormalement élevées d'Autochtones. Les syndromes des quartiers de ce genre sont préjudiciables aux enfants.

Troisièmement, on ne traite pas honnêtement le sujet si on écarte la discussion sur l'aide sociale, même si c'est un sujet pénible et difficile à traiter.

**La présidente:** Merci, c'était très intéressant. Je faisais partie du tribunal d'appel lorsque Mike Cardinal a apporté tous ces changements. Il est toujours très difficile d'aborder ces questions intergénérationnelles.

**Le sénateur Pearson:** Votre exposé était intéressant et clair; un vrai plaisir.

Toutes ces questions sont interdépendantes. Je voudrais vous interroger sur l'aide sociale; je sais que c'est une question délicate. Les Américains semblent avoir compris certaines choses et ils peuvent prétendre que chez eux le nombre de cas problèmes a diminué, mais des études ont montré ce qu'il en coûte à l'enfant lorsque sa mère assume deux postes de travail et qu'il reste seul.

Si l'on regarde cette problématique, il faut envisager de donner des moyens d'intervention à ceux qui s'occupent des enfants. Si nous étions prêts à financer davantage les garderies et les services du même genre, on constaterait peut-être un plus grand désir de trouver un emploi chez les femmes autochtones. Si on veut les faire travailler, il faut au moins leur permettre de s'acquitter positivement de leurs obligations parentales au lieu de les amener à délaisser leurs propres enfants pour s'occuper de ceux des autres, comme on le constate souvent.

J'aimerais savoir si vous avez recueilli de l'information dans ce domaine à l'occasion de vos études.

**M. Richards:** Je vais répondre brièvement, même si je ne peux prétendre donner une réponse satisfaisante.

Grâce à leurs crédits et à leur temps de recherche, les universitaires peuvent constituer des groupes pouvant atteindre 25 000 familles et suivre leur évolution pendant une génération. Je ne l'ai pas fait personnellement, mais je signale simplement qu'on fait ce genre de recherche.

Si le sujet vous intéresse, je me ferai un plaisir de vous indiquer des études qui me semblent crédibles. L'une des meilleures institutions qui étudient la pauvreté est l'Institut de recherche sur la pauvreté de l'Université du Wisconsin, où Haveman et Wolfe se sont fait connaître aux États-Unis pour ce genre de

kind of intensive statistical work on outcomes of the next generation of kids as a consequence of the environment and the decisions made by the parents. It is hard to separate the two.

Many things matter: neighbourhoods, incomes, two parents. To the extent that you can measure it, quality of daycare matters. The theme coming out of this point is that work also matters. To the extent that you can get at it, even single parent under the disadvantages of, say, being in a lousy neighbourhood in Milwaukee has a greater likelihood of having her kids escape welfare dependency or teenage pregnancy.

**Senator Pearson:** I agree with you, but that was not the point to which I was speaking.

**Mr. Richards:** I realize that you are saying other things are involved.

**Senator Pearson:** I am saying that we should offer more jobs to these people. The study that we have done on working mothers in New Brunswick and in B.C. has shown some positive benefits.

**Mr. Richards:** Allow me to be an economist and bore you silly. You are talking about the self-sufficiency project in New Brunswick and B.C. The experiment took approximately 3,000 people in each province. The study provided that if these people worked 30 hours a week minimum, they would pay a big chunk of money as a supplement to earnings. This money would be clawed back at the rate of 50-cents on the dollar for additional earnings. That is how the scheme worked.

The schemes were not identical in New Brunswick and British Columbia. In British Columbia, this supplement was exhausted by the time a person earned \$35,000 per year.

The problem with the scheme as it was set up was that it was designed in the early 1990s, before the National Child Benefit Program. A single mom in British Columbia participating in this scheme and earning \$20,000, as an example, might have the opportunity to earn another \$100 by working overtime at the office. That person would lose more than \$100. From that additional \$100, the person first loses \$50 from the self-sufficiency program, leaving only \$50. The person must pay income tax and EI. In addition, there are claw backs from the child benefit system.

We in British Columbia enriched the Child Benefit Program; hence, the net result of earning that extra \$100 is that the subject was poorer from adding together of the claw backs from the self-sufficiency program, the claw backs from the Child Benefit Program and the taxes.

**Senator Pearson:** Was it not adjusted as time went on?

**Mr. Richards:** You ask them that question. I think that this is the Achilles heel of the child benefits system, of the self-sufficiency programs and of all these programs that are heavily targeted.

travail statistique intensif sur les conséquences pour les enfants du milieu social et des décisions prises par les parents. On peut difficilement séparer ces deux éléments.

Beaucoup de facteurs entrent en compte: le quartier, le revenu, la famille mono ou biparentale. Pour autant qu'on puisse la mesurer, la qualité des services de garderie est importante. Ces études indiquent également que le travail est un facteur déterminant. Dans la mesure où elle peut travailler, même une mère célibataire désavantagée, habitant par exemple un quartier défavorisé de Milwaukee, a une plus grande chance de voir ses enfants échapper à la dépendance au bien-être social ou aux grossesses non désirées pendant l'adolescence.

**Le sénateur Pearson:** Je suis d'accord avec vous, mais ce n'est pas de cela que je voulais parler.

**M. Richards:** Vous voulez sans doute dire que d'autres facteurs interviennent.

**Le sénateur Pearson:** Je veux dire qu'il faut leur offrir davantage d'emplois. Notre étude sur les mères qui travaillent au Nouveau-Brunswick et en Colombie-Britannique a fait apparaître les effets positifs du travail.

**M. Richards:** Permettez-moi de faire l'économiste, quitte à vous faire mourir d'ennui. Vous parlez du projet d'autosuffisance au Nouveau-Brunswick et en Colombie-Britannique. L'expérience portait sur environ 3 000 personnes dans chaque province. On a considéré que si ces personnes travaillaient au moins 30 heures par semaine, elles obtiendraient un supplément de salaire important, dont la moitié serait récupérée sur la tranche de rémunération supplémentaire. Voilà le principe de l'étude.

Le principe n'était pas tout à fait identique dans les deux provinces. En Colombie-Britannique, ce supplément cessait d'être versé au-delà d'un salaire annuel de 35 000 \$.

Le problème, c'est que la formule avait été conçue au début des années 90, avant le Programme de la prestation nationale pour enfants. Une mère célibataire participante de Colombie-Britannique qui gagne 20 000 \$ a la possibilité de gagner 100 \$ de plus en faisant des heures supplémentaires au bureau. Elle risque de perdre plus de 100 \$ dans le cadre du programme d'autosuffisance. Elle va d'abord en perdre la moitié, et il ne lui restera que 50 \$. Ensuite, elle devra acquitter l'impôt sur le revenu et les primes d'assurance-emploi. De surcroît, l'État va récupérer les prestations pour enfants.

En Colombie-Britannique, nous avons amélioré le programme des prestations pour enfants; ainsi, la personne qui gagne 100 \$ de plus est encore pénalisée davantage si l'on ajoute la récupération du programme d'autosuffisance, la récupération des prestations pour enfants et les impôts.

**Le sénateur Pearson:** Il n'y a pas eu de rajustements périodiques?

**M. Richards:** Posez-leur la question. Je crois que c'est le talon d'Achille du programme des prestations pour enfants, du programme d'autosuffisance et de tous les programmes très ciblés.

The inevitable consequence of such heavy targeting on the very poor is that those who are not quite so poor face the highest effective tax rates of all Canadians. The solution to this is to either scrap the Child Benefit Program, which I do not think we are arguing, or extend those benefits into the middle class. As well, they should not have such quick claw backs. These programs should allow that a family earning \$40 000 or \$50,000 could have some significant child benefits. Many countries do that.

We are branching away from our subject. If you have Paul Martin's ear at some point, tell him that if he manages a further tax cut, it should be geared to middle-class families with kids so that the federal government is not clawing back that Child Benefit Program at such a ridiculously high a rate. It is expensive, of course.

**Senator Pearson:** My issue was concerning women — particularly the young women — who have children. I agree with the value of work and the benefit to self-image. I want to make sure that as one moves in those directions, for the sake of the children themselves and their sense of who they are, that we put in place the other supports that are needed. The children must not be abandoned to the street while the mother is working.

**Mr. Richards:** I could not agree more.

I have a good friend who is a senior official in the Saskatchewan social services ministry. One of his quips to me is that his first priority is to "keep people away from us, the ministry of human misery."

Governments are tempted to concentrate all of the programs for the truly handicapped into one ministry with everyone else ignoring those people. Let us have child supports, wage supplements and an entire host of programs to try to keep people away from the syndromes of welfare dependency.

**Senator Tkachuk:** Mr. Richards, I am going to start with a comment and then ask you some questions on your research.

Just over the last decade, I have witnessed what you are talking about, in Saskatoon, Prince Albert and Regina. We are getting a significantly higher Aboriginal population in the cities. They, as do new immigrants, park themselves together. Ukrainians immigrated to the West when they came to Canada. That is what people do, like the Italians in Toronto and the Chinese in Richmond. As a result, some significant programs have come about by accident.

You discussed the schools. There are schools in Saskatoon and in Regina where, even though they are not Indian schools — they have been pioneered by the Catholic School Board — 85 per cent of the kids are Aboriginal. It is not a question of a need to have an Indian school; it is a matter of the people who live there. Indian people, rather than white people, are living there.

Les programmes qui visent les plus démunis ont inévitablement pour conséquence de soumettre ceux qui sont un peu moins pauvres aux taux d'imposition proportionnellement les plus élevés au Canada. La solution au problème consisterait à supprimer le programme des prestations pour enfants, ce que personne ne saurait préconiser, ou à en étendre les prestations à la classe moyenne. Par ailleurs, ces programmes ne devraient pas comporter de récupération. Ils devraient permettre aux familles disposant de 40 000 \$ ou 50 000 \$ de revenu de toucher d'intéressantes prestations pour enfants, comme c'est le cas dans de nombreux pays.

Nous nous écartons de notre sujet. Si vous avez l'occasion de vous entretenir avec Paul Martin, dites-lui que s'il envisage de nouvelles réductions d'impôt, elles devraient tenir compte des familles de la classe moyenne avec enfants pour que le gouvernement fédéral ne récupère pas les prestations pour enfants dans une proportion aussi élevée. C'est évidemment une mesure très coûteuse.

**Le sénateur Pearson:** Ma question concerne les femmes, en particulier les jeunes femmes avec enfants. Je reconnais la valeur du travail, ne serait-ce que pour l'estime de soi. Mais si l'on s'oriente vers les programmes de travail pour les femmes, il faut aussi penser aux enfants et mettre en place les mesures de soutien dont ils ont besoin. Il ne faut pas que les enfants se retrouvent à la rue pendant que leur mère travaille.

**M. Richards:** Je suis tout à fait d'accord.

J'ai un bon ami qui est haut fonctionnaire au ministère des Services sociaux de la Saskatchewan. Il me dit que pour lui, la priorité absolue consiste à permettre aux gens de se passer de son ministère, qu'il qualifie de ministère de la misère humaine.

Les gouvernements ont tendance à concentrer tous les programmes destinés aux personnes lourdement handicapées dans un seul ministère, où elles se retrouvent à l'écart de tout le reste de la société. Il faut des mesures d'aide à l'enfance, des suppléments de salaire et toute une gamme de programmes pour éviter les syndromes de la dépendance à l'égard de l'aide sociale.

**Le sénateur Tkachuk:** Monsieur Richards, je voudrais faire un commentaire, puis vous interroger sur votre recherche.

Depuis une dizaine d'années, je constate les phénomènes dont vous parlez à Saskatoon, à Prince Albert et à Regina. La population autochtone augmente dans les villes. Comme les nouveaux immigrants, les Autochtones se regroupent entre eux. Quand ils sont venus au Canada, les Ukrainiens sont allés dans l'Ouest, les Italiens à Toronto et les Chinois à Richmond. De ce fait, certains programmes importants résultent des circonstances.

Vous avez parlé des écoles. Il existe à Saskatoon et à Regina des écoles qui, bien que n'étant pas des écoles indiennes, puisqu'elles ont été créées par la Commission scolaire catholique, accueillent 85 p. 100 d'enfants autochtones. La question n'est pas de savoir s'il fallait ou non créer une école indienne. L'important, c'est la population locale. À cet endroit-là, ce sont des Indiens, et non des Blancs.

The cultural programs you discussed have been moved into the extracurricular. They tried the other way and it did not work. Where dance once was a part of the curriculum, it is now an extracurricular project. The school's cultural programs are built around these people's heritage. Instead of dance being on at 2:00, it is scheduled after school. The parents thought that the kids would not attend; the teachers thought they would. They showed up in the same numbers at 3:30 as at 2:00, when it had been compulsory. As a result, they were able to learn their mathematics and algebra.

I will turn to the subject of the graduation of Aboriginal kids. Many of the problems that we face on an economic level are the result of people not finishing Grade 12. How do we deal with it on the reserve? We have the problem in the cities, but the federal government has direct responsibility on the reserves. They are not graduating on the reserves either.

Therefore, what can the federal government do to solve the problem on the reserves? If you had people on the reserves that had education as a top priority, one would hope that the people immigrating to the cities would have the same attitude and mindset. However, if they do not have it on the reserve and they move to the city, it is not going to get better.

I know what you mean when you say education is a provincial matter, but we also have the situation on the reserves being a federal responsibility. What can we do to improve the graduation rate at the reserve level? It is just as bad there as in the cities.

**Mr. Richards:** It is worse.

I can make general observations. I have the privilege of being an academic, thus I am removed from the requirement to manage. The comments I make must be taken in that spirit.

You are pointing to one of the costs of not having settled the matter of treaties and land claims. The uncertainty that permeates the air is part of the problem. That is the easy thing to say.

As well, I believe the Assembly of First Nations is trying to maintain too many people on reserves. Aboriginals are diverse people, just as non-Aboriginals are diverse people. Some Aboriginal people very much want to maintain a traditional style of life — which is rural — linked to the land, linked to traditional ways, and want to avoid to the maximum extent possible the urban individualist lifestyle that we have.

Other Aboriginals are at the other extreme. There are many Aboriginal people, who we tend not to talk about, who have succeeded, who are computer programmers, professionals, plumbers, teachers, good people succeeding.

Les programmes culturels dont vous avez parlé ont été placés à l'extérieur des programmes d'enseignement. On a essayé l'autre formule, mais en vain. La danse a déjà fait partie du programme d'enseignement, mais c'est désormais une activité parascolaire. Les programmes culturels des écoles sont axés sur le patrimoine de la population. Au lieu de prévoir le cours de danse à 14 heures, il a lieu après l'école. Les parents craignaient que les enfants n'y aillent pas, mais les enseignants savaient qu'ils y assisteraient, et ils ont été aussi nombreux à y aller à 15 h 30 qu'à 14 heures, quand le cours de danse était obligatoire. Et ainsi, ils ont également réussi à apprendre les mathématiques et l'algèbre.

Je voudrais maintenant parler du niveau d'étude des enfants autochtones. Les problèmes économiques que l'on constate résultent souvent du fait que les enfants ne poursuivent pas leurs études jusqu'à la fin de la 12<sup>e</sup> année. Que fait-on pour y remédier dans les réserves? Le problème se pose aussi dans les villes, mais le gouvernement fédéral est directement responsable de la situation dans les réserves. Les enfants ne terminent pas non plus leurs études dans les réserves.

Que peut donc faire le gouvernement fédéral pour résoudre le problème dans les réserves? Si les Autochtones des réserves accordaient la priorité absolue à l'éducation, on pourrait espérer que ceux qui viennent s'installer en ville conservent le même état d'esprit. Malheureusement, si ce n'est pas la tendance dans les réserves, la situation ne s'améliorera pas en ville.

Je sais ce que vous voulez dire quand vous évoquez la compétence provinciale en matière d'éducation, mais on constate la même situation dans les réserves, qui relèvent de la compétence fédérale. Que peut-on faire pour améliorer le taux d'obtention de diplôme dans les réserves, où il est aussi mauvais qu'en ville?

**Mr. Richards:** C'est pire.

Je peux faire des remarques d'ordre général. J'ai l'avantage de travailler dans le monde universitaire, et je suis donc dispensé de la nécessité de gérer. Mes commentaires doivent être compris dans ce contexte.

Vous évoquez ce qu'il en coûte de ne pas avoir réglé la question des traités et des revendications territoriales. L'incertitude qui persiste fait partie du problème. Voilà pour ce que l'on peut dire facilement.

Par ailleurs, je considère que l'Assemblée des Premières nations s'efforce de garder un trop grand nombre d'Autochtones dans les réserves. Les Autochtones sont aussi différents les uns des autres que les non-Autochtones. Certains d'entre eux veulent conserver un style de vie traditionnel, c'est-à-dire rural, en contact étroit avec la terre et avec la culture traditionnelle, et souhaitent éviter dans la mesure du possible le destin individualiste et urbain qui est le nôtre.

D'autres Autochtones ont le point de vue inverse. Il y a tous ceux qu'on a tendance à oublier, qui ont réussi, qui sont programmateurs, professionnels, plombiers, enseignants, bref, des gens qui ont réussi.

Unfortunately, there is a large group in the middle that is unsettled. Even for this group that has succeeded, they want cultural survival. I am not saying that they are indifferent to matters of culture and identity.

I do not see how we are ever going to make a real dent in the on-reserve school problem unless and until we accommodate more people in the cities. I do not want to imply this is social engineering; this is for Aboriginal people themselves to choose. I do not see how, on isolated reserves, you are going to be able to achieve the kind of educational outcomes for which we hope. There have to be more kids going into off-reserve schools. I come out of the CCF-NDP tradition in Saskatchewan — one of my early mentors was Woodrow Lloyd, who was premier back in the 1960s and the minister of education for much of his career. He came from small-town Saskatchewan. Woodrow Lloyd obliged non-Aborigines to envision larger centralized high schools with bussing of kids perhaps an hour a day. There was strong resistance to it and a desire to preserve smaller local village schools.

This is not easy. You doubtless read, as did I, John Stackhouse's series in *The Globe and Mail* in December. One article profiled an Interlake Aboriginal community with two families. In one family, the kids had gone to the off-reserve high school, in the other family the on-reserve high school. Life is not perfect off-reserve, but my interpretation of that article — you may want to correct me — is that was probably the better solution for that Interlake community.

**Senator Tkachuk:** Is it cultural? I believe everything is culture in a way. I remember when we were discussing the Nisga'a agreement. I never heard a chief say, "I want the kids on the reserve to become doctors or lawyers." I never heard it said once in testimony in eight years. I often think how different that was when I grew up. With the Nisga'a agreement, they talked about what it was going to be like on that reserve. I was thinking, there are all those people having kids. What if they do not want to be there? They want to be a computer person and live in Toronto, Vancouver, Hong Kong or New York. I sometimes get the feeling that this is cultural.

**Mr. Richards:** Historically, as a non-Aboriginal population, we are guilty of the assumption that once the Aboriginal person learned to be a farmer — or learned to be a computer programmer a hundred years on — he or she would no longer be interested in identifying as an Aboriginal. He or she would become a good British subject.

One of my friends and colleagues, Alan Cairns, a distinguished political scientist, wrote a book, *Citizens Plus*. He started his career in the 1960s working on the "Hawthorne Report" and continued to be interested in this subject until his retirement. I am

Malheureusement, on trouve entre les deux tout un groupe d'Autochtones hésitants. Même pour ceux qui ont réussi, la survivance culturelle est importante. Je ne prétends nullement qu'ils soient indifférents aux questions de culture et d'identité.

Je ne vois pas comment on va pouvoir infléchir véritablement le problème de la scolarisation dans les réserves à moins d'accueillir un plus grand nombre d'Autochtones dans les villes. Je ne prétends pas pour autant que ce soit une question de sociologie appliquée. C'est aux Autochtones de choisir eux-mêmes. Je ne vois pas comment on peut atteindre un niveau souhaitable de scolarisation dans les réserves isolées. On a envoyé les enfants en grand nombre dans des écoles hors réserve. J'ai connu moi-même la tradition du CCF-NPD en Saskatchewan; j'ai eu pour mentor Woodrow Lloyd, qui a été premier ministre dans les années 60 et ministre de l'Éducation pendant une bonne partie de sa carrière. Il venait d'une petite localité de la Saskatchewan. Woodrow Lloyd a obligé les non-Autochtones à fréquenter de gros collèges centralisés, quitte à ce que les élèves passent une heure par jour dans un autobus scolaire. Ce changement a suscité une vive résistance, les parents souhaitant préserver les petites écoles des villages.

Le choix n'est pas simple. Vous avez sans doute lu comme moi la série d'articles de John Stackhouse dans le *Globe and Mail* en décembre. L'un d'entre eux était consacré à deux familles autochtones d'Interlake. Les enfants de l'une des familles avaient fréquenté un collège hors réserve, et ceux de l'autre, le collège de la réserve. La situation hors réserve n'est pas parfaite, mais d'après ce que je comprends de l'article — vous me direz si je me trompe — elle est sans doute préférable pour ces familles d'Interlake.

**Le sénateur Tkachuk:** Est-ce que c'est un problème culturel? En un sens, je crois que tout relève de la culture. Je me souviens de l'époque où nous discutions de l'entente Nisga'a. Je n'ai jamais entendu un chef dire: «Je veux que les enfants de la réserve deviennent médecins ou avocats». Je n'ai jamais entendu une telle chose en huit ans de la part des témoins. Souvent, je pense que lorsque j'étais enfant, les choses étaient bien différentes. Pour l'entente Nisga'a, les témoins parlaient de ce qui allait se passer dans cette réserve. Je pensais, quant à moi, que tous ces gens avaient des enfants. Et si les enfants ne voulaient pas rester là? Et s'ils voulaient devenir informaticiens à Toronto, Vancouver, Hong Kong ou New York? J'ai parfois l'impression que tout cela, c'est culturel.

**M. Richards:** Jusqu'à maintenant, nous autres, les non-Autochtones, avons toujours eu tort de supposer qu'une fois qu'un Autochtone s'est fait agriculteur ou informaticien, il ne se considère plus comme autochtone et devient un bon sujet britannique.

L'un de mes bons amis et collègues, Alan Cairns, un éminent expert en science politique, a publié un livre intitulé *Citizens Plus*. Au début de sa carrière, dans les années 60, il a travaillé au rapport Hawthorne et a continué à s'intéresser à ce sujet jusqu'à

plugging Simon Fraser University — last Thursday we invited him to deliver a lecture in a series I organized on Aboriginal policy.

Do Aboriginal people need to lose identity when they leave and become doctors, computer processors, teachers, or plumbers? They should not have to do that.

**Senator Tkachuk:** I agree.

**Mr. Richards:** This problem would be somewhat relieved if we made the school system in the cities more amenable. Partly, it is an inner-city phenomenon because the results are the worst there. There are also suburban chunks of Regina or Winnipeg where there are significant Aboriginal folk and, if they want their kids to have this kind of experience that is good. This somewhat relieves the problem because then you have individual Aboriginals saying, "I can go to Vancouver and still preserve identity. I do not need to abandon it."

We still have painful subjects. In my opinion, federal policy gears too many of its financial benefits to on-reserve people relative to off-reserve people. There is a case to be made that some of these benefits due to treaty Indians ought to be to individual Indians that they could take wherever they think appropriate.

**Senator Christensen:** You have stated that Aboriginal people residing in poor neighbourhoods have lower education and employment levels than those Aboriginals in better neighbourhoods. How do Aboriginals differ from other people living in those poor neighbourhoods and in the better neighbourhoods? Is it not just a fact that anybody living in those poorer areas are lower educated and have poorer employment rates? When you were looking at it, was there something specific about Aboriginal people that differentiated them from the others in those two situations?

**Mr. Richards:** If you have that package of material that I distributed, you will see figure 5 — it is from the CD Howe Institute commentary — pertaining to eight cities: Vancouver, Edmonton, Calgary, Saskatoon, Regina, Winnipeg, Toronto and Montreal. Winnipeg is in many ways the heart of the problem. This graph provides a cumulative distribution for different groups of people if we look at how much education each of these groups has. The solid dotted line is Aboriginals in poor neighbourhoods. In Winnipeg, approximately two-thirds of Aboriginals have incomplete high school. They have not finished.

By definition, you have either a university degree or less. That is the maximum you can have. Even within the poor neighbourhoods — the black solid line is the non-Aboriginals living in poor neighbourhoods — while they do less well than those in ordinary neighbourhoods, they do considerably better than Aboriginals in these very poor neighbourhoods.

son départ en retraite. Pour parler de l'Université Simon Fraser, je signale que jeudi dernier, nous l'avons invité à donner une conférence dans le cadre d'une série que j'ai organisée sur la politique autochtone.

Les Autochtones doivent-ils perdre leur identité lorsqu'ils partent et deviennent des médecins, des informaticiens, des enseignants ou des plombiers? Ils ne le devraient pas.

**Le sénateur Tkachuk:** Je suis d'accord.

**M. Richards:** On pourrait atténuer quelque peu ce problème si le système scolaire dans les villes était plus souple. Il s'agit en partie d'un phénomène propre aux quartiers défavorisés des centres urbains parce que les résultats y sont les pires. Il y a aussi certains quartiers des banlieues de Regina ou de Winnipeg où il y a beaucoup d'Autochtones et s'ils veulent que leurs enfants vivent ce genre d'expérience, c'est une bonne chose. Cela atténue quelque peu le problème parce qu'on a alors des Autochtones qui se disent: «Je peux aller à Vancouver et quand même conserver mon identité. Je n'ai pas besoin de l'abandonner».

Il y a encore des aspects avec lesquels nous avons de la difficulté. À mon avis, la politique fédérale attribue un trop grand nombre de ses avantages financiers aux Autochtones dans les réserves plutôt qu'à ceux en dehors des réserves. Il est possible de faire valoir que certains des avantages destinés aux Indiens visés par un traité devraient être accordés à des Indiens à titre individuel qui pourraient les utiliser de la façon qu'ils estiment appropriée.

**Le sénateur Christensen:** Vous avez déclaré que les Autochtones qui vivent dans des quartiers pauvres ont un niveau d'instruction et d'emploi inférieur aux Autochtones qui vivent dans de meilleurs quartiers. Comment les Autochtones diffèrent-ils des autres personnes qui vivent dans les quartiers pauvres et celles qui vivent dans les beaux quartiers? N'est-il pas vrai que quiconque vit dans ces quartiers pauvres a un niveau d'instruction et d'emploi inférieur? Lorsque vous examinez la situation, y a-t-il une particularité propre aux Autochtones qui les distingue des autres qui se trouvent dans ces deux situations?

**M. Richards:** Si vous avez la trousse de documents que je vous ai distribuée, vous verrez qu'au tableau 5 — tiré d'un commentaire de l'Institut C.D. Howe — on présente huit villes: Vancouver, Edmonton, Calgary, Saskatoon, Regina, Winnipeg, Toronto et Montréal. C'est à Winnipeg que le problème est le plus grave à bien des égards. Ce tableau présente une distribution cumulée pour différents groupes de personnes en fonction du niveau d'études de chacun de ces groupes. La ligne pleine pointillée désigne les Autochtones dans les quartiers pauvres. À Winnipeg, environ les deux tiers des Autochtones n'ont pas terminé leurs études secondaires.

Par définition, le maximum que l'on peut obtenir c'est un diplôme universitaire. Même dans les quartiers pauvres — la ligne pleine en noir désigne les non-Autochtones qui vivent dans les quartiers pauvres — même s'ils se débrouillent moins bien que ceux qui vivent dans des quartiers ordinaires, leur situation est nettement meilleure que celle des Autochtones dans les quartiers très pauvres.

In other words, there is an accumulation of things going on. Being in a poor neighbourhood itself is a handicap. You are less likely to live in an environment that encourages you to study hard. Your peers are probably not as oriented towards a professional life whether you are Ukrainian, English or Aboriginal. However, being Aboriginal often brings additional problems. There may be intergenerational dysfunctional family problems; there may be a culture from the reserve; there may be a lot of the going back and forth between reserve and city — hence the problems are compounded.

I am not saying the bad neighbourhood is the only variable that matters. Obviously, other things do too, but it is one of the things that matter. We should be concerned about what is happening on the west side of Saskatoon, the north end of Regina or the north end of Winnipeg, et cetera.

**Senator Christensen:** You also mentioned creating separate urban school systems specifically for Aboriginal children. What has been the response of the Aboriginal community to that based on the experience of residential schools?

**Mr. Richards:** Clearly, we want to have nothing to do with compulsion when we are talking about what was the miserable experience of residential schools.

The woman in charge of the inner city Winnipeg school system said it very well:

I am not per se interested in a formally separate school system but I am very keen on there being specific schools in the public system which are very much identified as being friendly, accommodating and encouraging Aboriginal student attendance.

She cited a couple of schools in inner city Winnipeg. I know some schools in Vancouver, the academy in Edmonton and my own high school. These are halfway houses and honourable experiments. They violate the idea of one school system for everyone, which is an idea that many people hold dear to their hearts. I think it is worthwhile as an experiment, provided it is open to choice.

**Senator Christensen:** You are saying that it would not necessarily be an Aboriginal school but it would be a school in the inner city system that offered Aboriginal-oriented kinds of curricula that would better suit the Aboriginal children. Other children would be going there as well, but Aboriginal children would be more encouraged to go to those schools.

**Mr. Richards:** Yes, and these schools should not solely exist in the inner city. You may have one or two in a regular middle-class suburb. The theme that justifies this is, first, Aboriginal cultural presentation. Aboriginal people must feel confident that when they leave Nisga'a, lands in the North, and they go to Vancouver or Prince George, if they want to maintain Aboriginal culture and identity, they can.

En d'autres mots, il y a une accumulation de facteurs. Vivre dans un quartier pauvre est en soi un handicap. Vous êtes moins susceptible de vivre dans un environnement qui vous encourage à faire des études sérieuses. Vos pairs ne tiennent probablement pas autant à avoir une vie professionnelle, qu'ils soient ukrainiens, anglais ou autochtones. Cependant, le fait d'être autochtone entraîne des problèmes supplémentaires. Il peut y avoir des problèmes de dysfonctionnement familial transmis d'une génération à l'autre; la culture de la réserve peut être un facteur; il y a peut-être beaucoup de va-et-vient entre la réserve et la ville — par conséquent, il y a une aggravation des problèmes.

Je ne dis pas que le fait de vivre dans un quartier pauvre soit le seul facteur qui compte. De toute évidence, il y a d'autres facteurs qui interviennent, mais c'est un des facteurs qui a de l'importance. Nous devrions nous soucier de ce qui se passe à l'ouest de Saskatoon, à l'extrême nord de Regina, à l'extrême nord de Winnipeg, et cetera.

**Le sénateur Christensen:** Vous avez aussi parlé de créer des systèmes scolaires urbains séparés particulièrement pour les enfants autochtones. Quelle a été la réaction des milieux autochtones compte tenu de l'expérience vécue par ceux qui ont fréquenté les pensionnats?

**M. Richards:** De toute évidence, nous nous opposons à l'idée de contrainte lorsque nous parlons de l'expérience désastreuse vécue par ceux qui ont fréquenté les pensionnats.

La femme responsable du système scolaire du centre-ville de Winnipeg l'a exprimé très clairement:

Je ne m'intéresse pas à proprement parler à un système scolaire officiellement distinct, mais je tiens beaucoup à ce qu'il existe des écoles particulières dans le système public qui sont considérées conviviales, souples et qui encouragent la présence des étudiants autochtones.

Elle a mentionné quelques écoles du centre-ville de Winnipeg. Je connais certaines écoles à Vancouver, l'académie à Edmonton et ma propre école secondaire. Ce sont des maisons de transition et des expériences honorables. Elles vont à l'encontre de l'idée d'un système scolaire unique pour tous, idée qui tient à cœur à beaucoup de gens. Je crois que c'est une expérience valable, à condition qu'elle soit facultative.

**Le sénateur Christensen:** Vous dites qu'il ne s'agirait pas forcément d'une école autochtone mais qu'il s'agirait d'une école dans le système du centre-ville qui offrirait des programmes de cours plus axés sur les Autochtones et qui conviendrait davantage aux enfants autochtones. D'autres enfants pourraient aussi fréquenter cette école, mais on encouragerait davantage les enfants autochtones à les fréquenter.

**M. Richards:** Oui, et ces écoles n'existeraient pas uniquement au centre-ville. On pourrait en avoir une ou deux dans des banlieues de la classe moyenne. Le thème invoqué pour justifier ce genre d'initiative est tout d'abord la présentation culturelle autochtone. Il faut que les Autochtones soient sûrs que lorsqu'ils quittent Nisga'a, les terres du Nord pour se rendre à Vancouver ou à Prince George, ils pourront conserver leur culture et leur identité autochtones s'ils le veulent.

Point two is my interpretation — this is a fuzzy bunch of literature that I do not pretend to know well among school administrators — that you want parental involvement because it helps. The more you can get parents interested in the outcomes of their kids at school, the better chances that the kids will get through Grade 12. If the school is amenable to involving elders and involving Aboriginals in a variety of ways, it is more likely that the kids will get through.

The present system is so awful in terms of the outcomes. I would be more worried about the problems of a separate system were the present system delivering. Given how poorly it is performing — both on reserve and in cities — I think you have to set aside some of the prior assumptions which we have as Canadians about the value of one single system, and experiment like crazy.

**Senator Christensen:** I am sure you have had the opportunity of reading *The Other Side of Eden*, the book by Hugh Brody.

**Mr. Richards:** I know of it but I have not read it. You say I should.

**Senator Christensen:** I recommended it to several other people who read it and almost had an epiphany as a result. From a cultural standpoint, it highlighted strongly the problems that we are having between the hunter-gatherer culture and the agricultural culture.

While the hunter-gatherers have always been seen as the nomadic people who were not rooted and were drifters and the agriculturalists were seen as a settled people, it is the other way around. It is the hunter-gatherers who are settled and very happy to stay in those areas. Conversely, the agriculturalists are conquering new lands, digging up and creating farms, proliferating and overtaking other people. I was interested to know what your assessment was.

**Mr. Richards:** It is cruel that it has happened. The agricultural folk came in and took the land in the last 500 years and they are not going home. Often when students come to me saying they are interested in things Aboriginal, I tell them first to go and see some good films like *Pow Wow Highway* or *Smoke Signals* or to read a book by Thomas King so that they get a feel for the sense that there is this phenomenon and reality of identity that is different.

[Translation]

**Senator Gill:** Mr. Richards, my question relates to welfare, to which you referred. Until the fifties or the sixties, welfare was non-existent.

**Mr. Richards:** You are right.

Le deuxième point correspond à ma propre interprétation — il existe toute une documentation assez vague dont se servent les administrateurs scolaires et que je ne prétends pas bien connaître — à savoir qu'il faut obtenir la participation des parents parce que cela est utile. Plus vous incitez les parents à s'intéresser aux résultats scolaires de leurs enfants, meilleures seront leurs chances de terminer leur 12<sup>e</sup> année. Si l'école est prête à favoriser la participation des anciens et des Autochtones de diverses façons, les jeunes auront plus de chances de terminer leurs études.

Les résultats obtenus dans le cadre du système actuel sont déplorables. Je m'inquiéterais davantage des problèmes que pourrait poser un système distinct si le système actuel était efficace. Compte tenu de son inefficacité — tant dans les réserves que dans les villes — je crois qu'il faut mettre de côté certaines des hypothèses que nous avions comme Canadiens à propos de la valeur d'un système unique, et qu'il ne faut absolument pas hésiter à expérimenter.

**Le sénateur Christensen:** Vous avez sûrement eu l'occasion de lire le livre de Hugh Brody intitulé *The Other Side of Eden*.

**M. Richards:** Je suis au courant de ce livre mais je ne l'ai pas lu. Vous pensez que je devrais le faire.

**Le sénateur Christensen:** Je l'ai recommandé à plusieurs autres personnes qui l'ont lu et qui ont pratiquement eu une révélation. Sur le plan culturel, il fait ressortir les problèmes entre la culture des chasseurs-cueilleurs et la culture agricole.

Bien que l'on ait toujours considéré les chasseurs-cueilleurs comme des nomades qui ne se sont jamais enracinés et qui préfèrent errer et les agriculteurs comme des gens établis, en fait c'est l'inverse. Ce sont les chasseurs-cueilleurs qui se sont fixés dans certaines régions et qui sont très heureux d'y demeurer. Inversement, les agriculteurs conquièrent de nouvelles terres, établissent des fermes, prolifèrent et délogent les autres. J'aimerais connaître votre opinion là-dessus.

**M. Richards:** Il s'agit d'événements cruels. Au cours des 500 dernières années, les agriculteurs sont venus ici et ont pris les terres et ne sont pas partis. Souvent, lorsque des étudiants viennent me dire qu'ils s'intéressent aux questions autochtones, je leur dis d'abord d'aller voir quelques bons films comme *Pow Wow Highway* ou *Smoke Signals* ou de lire un livre de Thomas King afin de se familiariser avec ce phénomène et cette réalité différente de l'identité.

[Français]

**Le sénateur Gill:** Monsieur Richards, j'aimerais vous poser une question sur l'assistance sociale dont vous avez parlé. Avant les années cinquante et soixante, les programmes d'assistance sociale n'existaient pas.

**M. Richards:** Vous avez raison.

**Senator Gill:** You seem to suggest that in order to alleviate the welfare problem, we should be thinking of training programs, employment programs, so as to reduce the number of welfare recipients.

I sometimes get the impression that Aboriginal people may perhaps be trapped in a one-way street ever since the fifties. Obviously, we tried some solutions but we have also created a lot of problems for the Aboriginals. First there was welfare and education, because children have to go to school, and those who were hunting stopped hunting and became sedentary.

Therefore, I get the impression that since then we are headed down a one-way street, with no exit, and that we are still trying to cure the illness without looking at the symptoms.

**Mr. Richards:** And what do you think are the symptoms?

**Senator Gill:** The Indian Act is more than 100 years old. The band councils were created by the Indian Act. The band councils are perhaps not in the best interest of aboriginal nations. I get the impression that we are now on that one-way street and that there is no way out. What to do then? We are trying to find solutions to problems that are escalating.

I also sometimes have the impression that in Canada there are two groups. At first, Aboriginal people were not taken into account and people did not try to learn to live with aboriginal culture. It is true that Aboriginal culture is being promoted, but it does not go as far as promoting it with non-Aborigines. That leads me to think that there are solitudes in our country, and to try to fix the problem, we use band-aids.

Some will tell you that we have a \$7 billion budget but that it needs to be increased because it is insufficient. I would like you to react to that. There is good will on the part of everybody and everybody is trying to find solutions. We hear suggestions like work instead of welfare, education as well. However, the problem remains, judging by the increasing number of people on welfare and by the suicide rate going up.

**Mr. Richards:** Yes, you are right.

**Senator Gill:** Should we carry on doing what we did before or should we go through a fundamental change in policies? How do you see it?

**Mr. Richards:** I am not Aboriginal. I was born in England. I am 100 per cent English. All I said can only be considered a qualification. Let me start by quoting Mike Cardinal, whom you may know.

#### [English]

Prior to the 1950s, Aboriginal communities in northern Alberta were independent from government and completely self-sufficient. Everybody worked, there was no welfare, we had our own health system, alcoholism was limited, family breakdown

**Le sénateur Gill:** Vous semblez suggérer que pour essayer de réduire ce problème d'assistance sociale, il faudrait peut-être parler de programmes de formation ou de programmes d'emploi, pour essayer de réduire le nombre de prestataires de l'assistance sociale.

J'ai parfois l'impression que les Autochtones sont peut-être pris dans un genre de corridor dont ils ne peuvent pas sortir depuis les années cinquante. On a créé certainement des situations, mais on a créé beaucoup de problèmes chez les Autochtones. D'abord, il y a eu l'avènement de l'assistance sociale et l'éducation, sous prétexte que les jeunes doivent aller à l'école, et les chasseurs ont arrêté de chasser et la sédentarisation s'est installée.

J'ai comme l'impression que depuis ce temps on est comme dans un corridor dont on ne peut pas sortir, et qu'on continue à soigner la maladie sans jamais penser à soigner les symptômes.

**M. Richards:** Qui sont, selon vous?

**Le sénateur Gill:** La Loi sur les Indiens a plus de cent ans; et les conseils de bande ont été institués par la Loi sur les Indiens. Les conseils de bande sont peut-être au détriment des nations autochtones. J'ai l'impression que maintenant on est dans ce corridor et on ne peut plus en sortir. Alors, qu'est-ce qu'on fait? On essaye de régler les problèmes, et c'est comme une escalade tout le temps.

J'ai parfois l'impression qu'au Canada, il y a deux groupes. Les autochtones, au début, étaient absents et on n'a jamais appris à composer avec l'existence et la culture des Autochtones. On veut toujours essayer de faire la promotion de la culture autochtone, mais on n'est pas prêt à en faire la promotion chez les non-autochtones. J'ai l'impression qu'on a des solitudes au pays, et pour essayer de régler ce problème, en fait, on apporte des remèdes.

Il y en a qui mentionnent qu'on a un budget de sept milliards de dollars, mais on doit augmenter ce budget parce que celui-ci n'est pas suffisant. J'aimerais votre point de vue là-dessus. Je pense que tout le monde est de bonne volonté et essaye d'apporter des solutions. Tout le monde suggère des solutions, on dit qu'il faut du travail au lieu de l'assistance sociale, et il faut de l'éducation aussi. Mais le mal est là, si l'on considère le taux d'assistés sociaux et le taux de suicides qui augmentent.

**M. Richards:** Oui, vous avez raison.

**Le sénateur Gill:** Est-ce qu'on continue à faire ce qu'on faisait avant ou si on change complètement nos orientations à la base? Qu'en pensez-vous?

**M. Richards:** Je suis non-autochtone. Je suis né en Angleterre; je suis Anglais tricoté à 100 p. 100. Donc, tout ce que j'ai dit, c'est une qualification. Je vais commencer en citant Mike Cardinal que vous connaissez peut-être.

#### [Traduction]

Avant les années 50, les collectivités autochtones du nord de l'Alberta étaient indépendantes du gouvernement et complètement autosuffisantes. Tout le monde travaillait, il n'y avait pas d'aide sociale, nous avions notre propre système de

was limited, people practised culture and lived off the land. We changed that with good intentions, but within 20 years, by 1970, a very high percentage of members in those communities had moved on to the welfare system.

*[Translation]*

And then there is this historical phenomenon. After the Second World War, it was decided that all Canadians should be provided the same benefits, whether they were Quebec francophones, anglophones or Aboriginals. So the reserves began to receive social assistance, old age pensions, and all the other benefits provided by a welfare state.

This resulted in the disappearance of traditional activities such as hunting and fishing. You are probably more familiar with this phenomenon than I am. I can remember travelling in northern Saskatchewan in my youth; the elders there were very proud to tell us about fishing in Orange Lake in the month of January when the temperature was 20 or 30 below. That is not something I would like to do to earn my living. Welfare is a much more attractive alternative but in the long run it proved to be a social disaster, particularly for the men.

In this respect I think that men have a more developed societal sense than women. Women can always raise their children whereas men have lost, to some extent, their reason for existence with the disappearance of the traditional activities that used to give them some sort of prestige and self-confidence.

I am an academic and if I were unable to practice my profession, then I think it would be at great psychological cost.

What can be done? First of all we can observe the problem. And Mr. Brody may talk about it in somewhat romantic terms, but insofar as I am advocating something concrete for reserves, I would say that Aboriginals should be given more benefits on an individual basis and the amounts transferred to the band councils should be decreased.

It is hard. It would mean conflicts in the bands but I think that we non-natives owe them major compensation in view of what we have done to their collective and economic life over the past 400 years.

The white paper was seen as a question of survival. We decided to go against the original provisions, namely providing the chiefs and band councils with money. In many cases they live where there is no economic basis in the reserves, they distribute this money as social assistance and this results in nepotism, and a loss of confidence among those who do not belong to the elite families.

In the long run, I do not see how we can increase accountability, and that is the key word, in reserves as long as most of the money, essentially in the form of transfers, is directed to the chiefs and bands.

santé, l'alcoolisme et la dislocation de la famille étaient des phénomènes très restreints, les gens pratiquaient leur culture et vivaient de la terre. Nous avons changé cela, animés de bonnes intentions mais en 20 ans, c'est-à-dire en 1970, un pourcentage très élevé des membres de ces collectivités a commencé à dépendre de l'assistance sociale.

*[Français]*

Et vous abordez ce phénomène historique. Après la Deuxième Guerre mondiale, on a décidé que l'on devrait accorder à tous ceux qui étaient Canadiens, qu'ils soient francophones Québécois, anglophones ou autochtones, les mêmes prestations. Donc, les réserves reçoivent l'aide sociale, les pensions de vieillesse, et toutes les prestations qui existent dans un état providence.

Cela a eu comme conséquence la disparition des activités traditionnelles de la chasse et de la pêche. Vous connaissez sans doute ce phénomène mieux que moi. Je me souviens quand j'étais jeune lorsque je voyageais dans le nord de la Saskatchewan, les aînés parlaient avec grande fierté de ce qu'ils faisaient; de pêcher dans le Lac Orange au mois de janvier lorsqu'il faisait moins 20 ou moins 30 degrés. C'est pas quelque chose que j'aimerais faire pour gagner ma vie. Étant donné cette alternative, l'aide sociale est bien plus attrayante, mais à la longue elle a créé un désastre social, surtout pour les hommes.

Je pense qu'en ce sens, les hommes ont plus un sens sociétaire que les femmes. Les femmes peuvent toujours élever leurs enfants, tandis que les hommes ont perdu leur raison d'être, en quelque sorte, avec la disparition des activités traditionnelles qui ont fait en sorte qu'ils aient un prestige, une confiance en soi.

Je suis universitaire, et si je ne pouvais pas exercer mon métier, cela me coûterait cher en terme d'attitude psychologique.

Quoi faire? On peut le constater comme analyse. Et M. Brody peut en parler de façon un peu romantique, mais dans la mesure où je prône quelque chose de concret pour les réserves, je dirais qu'il faut accorder plus de bénéfices aux Autochtones sur une base individuelle et baisser les montants transférés aux conseils des bandes.

C'est dur. Cela implique des conflits dans les bandes, mais je pense que nous, les non-autochtones leur devons une compensation majeure, étant donné ce qu'on a fait à leur vie collective et économique pendant les 400 dernières années.

Le livre blanc n'était pas une question de survie comme projet. On a décidé d'aller à l'encontre de ce qu'on allait accorder, c'est-à-dire fournir de l'argent techniquement aux chefs et aux conseils de bande qui, dans bien des cas habitaient là où il n'y a pas de base économique dans la réserve, ils fournissent cet argent en fonction d'aide sociale, et cela amène le népotisme, une perte de confiance en soi si on ne fait pas partie des familles de l'élite.

À la longue, je vois mal comment augmenter l'imputabilité — ce qui est le mot clé — dans les réserves aussi longtemps que la majorité des fonds, essentiellement des transferts, passent par les chefs et les bandes.

It is sometimes said facetiously that there is “no democracy without taxation” and as Allan Blaikley used to say when I was young: “When you step back and take a look at politics, at least half of the political debates revolve around the question: how much is to be spent and who should pay the taxes?” That is the sort of thing that gives rise to lots of different opinions.

Should we tax more, spend more? Tax less, spend less? I will pay less, you will pay more.

This is part of a healthy community. Until Aboriginal persons in the reserves have individual access to money, they will not be able to exercise these functions in the community in a sound manner.

**Senator Gill:** But what do we do then? You say that there is no democracy without taxation; no democracy if people are unable to express their views about their leaders. If the people do not have the opportunity to elect their leaders, how can there be democracy in the community? I have already been a chief myself. So you realize that something is not working.

**Mr. Richards:** Let me return the question to you, Senator Gill.

**Senator Gill:** It is true that in the community there may be a lack of institutions allowing people to exercise certain controls. I agree on that point. It is necessary to create institutions on the basis of nations rather than on the basis of a community. I already mentioned to you that the reserves were set up by the Indian Act. The Indian bands did not exist before.

**Mr. Richards:** Yes.

**Senator Gill:** So if there were Indian nations in the country, if we began to set them up again — but it is starting to get late and we might perhaps have this discussion at another time. There is a problem. Because we are not satisfied with a leader or a certain type of leadership, we attempt to get around the problem. I do not think that is the way of settling the difficulty. We can discuss this later on.

**Mr. Richards:** I think you have raised a very deep question.

[*English*]

**Senator Léger:** You mentioned pride and how to create that. I agree that the family must be present, as you said. When I was a teacher, we had to teach children how to go to work. They had never seen their father or mother work. That goes to the pride you were talking about.

You mentioned creating a single system in education. We already have that among non-Aborigines in the sense of private schools. It would be normal to extend it.

Il y a une boutade de la part de certains qui disent: «No democracy without taxation», et comme le disait effectivement Allan Blaikley quand j’étais jeune: «Quand on prend ses distances et qu’on regarde ce qu’est la politique, au moins la moitié des débats politiques tournent autour de la question: Combien devrait être dépensé et qui devrait payer les taxes?» Il peut survenir bien des différends entre les gens à ce sujet.

Devrait-on taxer plus, dépenser plus? Taxer moins, dépenser moins? Moi, je payerais moins; vous plus.

Cela fait partie des communautés saines. Aussi longtemps que les Autochtones dans les réserves n’ont pas accès individuellement à de l’argent, ils ne pourront pas exercer ces fonctions au sein de la communauté de façon saine.

**Le sénateur Gill:** Mais à ce moment-là qu’est-ce qu’on fait? Vous dites qu’il n’y a pas de démocratie sans taxation; pas de démocratie si les gens ne peuvent pas se prononcer sur leurs leaders. Si la population n’a pas la chance d’élire ses leaders, qu’est-ce qu’on fait de la démocratie dans les communautés? J’ai été chef chez-moi déjà. Alors, vous comprenez qu’il y a quelque chose qui ne marche pas.

**M. Richards:** Je vous retourne la question, sénateur Gill.

**Le sénateur Gill:** Il est vrai que du côté communauté il y a peut-être un manque d’institutions pour permettre à la population d’exercer certains contrôles. Je suis d’accord là-dessus. Il faudrait créer des institutions sur la base des nations au lieu de sur la base d’une communauté. Je vous l’ai dit tantôt; les réserves ont été créées par la Loi sur les Indiens. Les bandes indiennes n’existait pas avant.

**M. Richards:** D'accord.

**Le sénateur Gill:** Alors, s'il y avait des nations indiennes au pays et alors, si on commençait à les réinstaller, mais il se fait tard et peut-être qu'on pourrait avoir la discussion une autre fois. Il y a un problème. Parce qu'on n'est pas content d'un leader ou d'un leadership, on va contourner le problème. Je ne pense pas qu'on règle la situation en faisant cela. On va en rediscuter plus tard.

**M. Richards:** Vous avez abordé une question très profonde.

[*Traduction*]

**Le sénateur Léger:** Vous avez parlé de la fierté et de la façon de la faire naître. Je conviens avec vous que la famille doit être présente. Lorsque j’étais enseignante, nous devions enseigner aux enfants comment aller travailler. Ils n’avaient jamais vu leur père ou leur mère travailler. Cela revient à cette question de fierté dont vous parliez.

Vous avez cité la création d’un système unique d’éducation. Cela existe déjà chez des non-Autochtones au niveau des écoles privées. Il serait normal d’élargir ce système.

You cited figures in regard to the proportion of non-reserve residents receiving social assistance from 1992 to 1997. I am from the east and I almost dropped over when I saw where the Atlantic Provinces placed. We thought the problems were in the west. We will study the east another time.

**The Chairman:** Would you like to comment on that, Mr. Richards? That is interesting. Everyone talks about the west, but there are issues in the east, in the Maritimes. Would you comment on your findings in regard to the proportion of on-reserve residents receiving social assistance?

**Mr. Richards:** This is the manner in which the Department of Indian Affairs presents the statistics. They do not disaggregate the four Atlantic Provinces; they present them this way.

Atlantic Canada is the poorest of Canadian regions. In a number of instances, the conflicts are more acute because access to particular resources — such as in the Burnt Church matter — simultaneously mean access to the resource itself and access to contingent transfers such as Employment Insurance. One cannot separate one from the other.

There is a lower employment rate among non-Aboriginals in Atlantic Canada and a higher welfare dependency rate in Atlantic Canada than the Canadian average. As I recall, in Newfoundland, it is in the order of 11 per cent, whereas the national average is 7 per cent.

Proportionately, the problems of non-work and reliance on transfers are more complex and woven into much of the Atlantic Canadian community. In a sense, they are at their most extreme with the Aboriginal population.

Having said that Atlantic Canada is in the order of 80 per cent, I am equally horrified at the tendency in my former province of Saskatchewan to see that their figure is now well over 60 per cent.

**The Chairman:** Do you equate the downturn in Saskatchewan with the economic boom in Alberta?

**Mr. Richards:** I do not make that comparison. However, when I spoke about the problems of poor neighbourhoods rendering it hard to finish school, I do not wish to say that other variables are irrelevant. There is much happening here.

Alberta has clearly done much better than the other two Prairie Provinces. The reforms are part of it. The employment rate among Aboriginals in poor neighbourhoods is an interesting statistic. What percentage of Aboriginal people living in poor neighbourhoods in Edmonton and Calgary are working, relative to Aboriginal people who are in Saskatoon, Regina and Winnipeg in similarly poor neighbourhoods? There are significantly more Aboriginal people working in Albert cities. To what extent is that due to Alberta prospering and to what extent is it because of rendering access among the employable more difficult?

Vous citez des chiffres concernant la proportion des personnes qui ne résident pas dans les réserves et qui ont reçu de l'aide sociale de 1992 à 1997. Je viens de l'Est et j'ai été estomaquée de constater où se classaient les provinces de l'Atlantique. Nous pensions que les problèmes se situaient dans l'Ouest. Nous étudierons l'Est à un autre moment.

**La présidente:** Aimeriez-vous commenter, monsieur Richards? C'est intéressant. Tout le monde parle de l'Ouest, mais il y a des problèmes dans l'Est, dans les Maritimes. Pourriez-vous commenter vos constatations en ce qui concerne la proportion d'Autochtones qui vivent hors des réserves, qui sont prestataires d'aide sociale?

**M. Richards:** C'est la façon dont le ministère des Affaires indiennes présente les statistiques. Les quatre provinces de l'Atlantique n'ont pas été fragmentées; c'est la façon dont elles sont présentées.

Le Canada atlantique est la plus pauvre des régions canadiennes. Dans un certain nombre de cas, les conflits sont plus graves parce que l'accès à certaines ressources — comme c'est le cas à Burnt Church — signifie simultanément l'accès à la ressource même et l'accès aux transferts conditionnels comme l'assurance-emploi. L'un ne va pas sans l'autre.

Le taux d'emploi chez les non-Autochtones du Canada atlantique est inférieur à la moyenne canadienne et le taux de dépendance de l'aide sociale y est supérieur à la moyenne canadienne. Si je me souviens bien, à Terre-Neuve il est de 11 p. 100, tandis que la moyenne nationale est de 7 p. 100.

Proportionnellement, les problèmes de chômage et de dépendance des transferts sont plus complexes et répandus dans la majeure partie de la communauté de la région atlantique du Canada. Dans un certain sens, ils sont les plus aigus parmi la population autochtone.

Après avoir indiqué que la proportion dans la région atlantique du Canada est de 80 p. 100, je suis tout aussi horrifiée de constater que dans mon ancienne province de la Saskatchewan, la proportion est nettement supérieure à 60 p. 100.

**La présidente:** Faites-vous un parallèle entre le ralentissement économique en Saskatchewan et le boom économique de l'Alberta?

**M. Richards:** Je ne fais pas cette comparaison. Cependant, lorsque j'ai dit qu'en raison des problèmes que connaissent les quartiers pauvres il est difficile pour les jeunes de finir leurs études, je ne veux pas dire qu'il n'y a pas d'autres facteurs importants. Il y a toutes sortes d'autres facteurs qui interviennent.

L'Alberta de toute évidence s'est débrouillée beaucoup mieux que les deux autres provinces des Prairies, ce qui est attribuable en partie aux réformes qui ont été apportées. Le taux d'emploi chez les Autochtones des quartiers pauvres est intéressant. Quel pourcentage des Autochtones vivant dans les quartiers pauvres d'Edmonton et de Calgary travaillent, comparativement aux Autochtones vivant à Saskatoon, Regina et Winnipeg dans des quartiers tout aussi pauvres? On constate un nombre nettement plus grand d'Autochtones qui travaillent dans les villes de l'Alberta. Dans quelle mesure cela est-il attribuable à la

I conducted a simple bit of statistical analysis using the Alberta experience and unemployment rates across these eight cities. If it were primarily a function of the strength of the local economy, one would expect that the employment in a poor neighbourhood by both Aboriginals and non-Aboriginals would go up if the unemployment rate in the city were lower.

If you try that experiment, there is not much to be said. The relative unemployment rate in Montreal, Toronto, et cetera, does not help to explain much about the difference in employment rates elsewhere. Clearly, Alberta sticks out. This may not be because of the reforms. There are many other things going on; however, the reforms are part of it.

The situation in Alberta is primarily due to the Cardinal reforms. There are many people involved, I am just attaching his name to what was a series of things. Though I think that the reforms were the be-all and end-all of the matter.

**The Chairman:** In 1985, former Senator Gitter conducted a study on racism in Alberta. In that study, it was found that the Aboriginal people were the most discriminated race of people in all of Alberta.

**Mr. Richards:** How did they measure that?

**The Chairman:** I cannot quite remember how the study was conducted, but that was the result of the report. We are facing more and more latent discrimination in this country. I know, because of my children, grandchildren and great-grandchildren. I know because of the trends and issues that I face within my own community and the work that I do.

When you stated that even in the poorer neighbourhoods, the Aboriginal people were still in a higher unemployment bracket than other poor people, do you think that racism plays a part in that?

**Mr. Richards:** Yes, I do. In the document I have distributed, you will see figure 3A, which shows medians of income for Aboriginal people by location and education. These data were taken from the 1996 Census.

You have to look at this in groups of three. The bottom three says that for all of those Canadians who did not complete Grade 9, if you look at their average income and set that at 100, on-reserve Aboriginals earned about 60 per cent of that, and it is about 70 per cent for the off-reserve.

Fortunately, as you go through to higher levels of education, you see the gap declines somewhat. For people with some university or university degrees, the gap is smaller between Aboriginals and non-Aboriginals with the same educational level. However, there is still a gap, if you like, and obviously part of that is racism.

prospérité que connaît l'Alberta et dans quelle mesure cela est-il attribuable à la plus grande difficulté d'accès parmi les personnes aptes au travail?

J'ai fait une petite analyse statistique en utilisant l'expérience de l'Alberta et les taux de chômage dans ces huit villes. Si cela était principalement attribuable à la vigueur de l'économie locale, on pourrait s'attendre à ce que le taux d'emploi dans un quartier pauvre pour les Autochtones et les non-Autochtones augmenterait si le taux de chômage dans la ville était plus bas.

Cette expérience ne permet pas d'en apprendre beaucoup. Le taux de chômage relatif à Montréal, Toronto et ailleurs ne permet pas vraiment d'expliquer la différence des taux d'emploi ailleurs. De toute évidence, l'Alberta se démarque. Ce n'est peut-être pas attribuable aux réformes. Il y a peut-être d'autres facteurs qui interviennent; cependant, les réformes en font partie.

La situation qui existe en Alberta est principalement attribuable aux réformes Cardinal. Beaucoup de personnes y ont participé. Je lui attribue simplement un certain nombre de mesures. Je crois toutefois que les réformes ont été l'alpha et l'oméga.

**La présidente:** En 1985, l'ex-sénateur Gitter a fait une étude sur le racisme en Alberta. Cette étude a permis de constater que de tous les groupes en Alberta, ce sont les Autochtones qui faisaient l'objet de la plus grande discrimination.

**M. Richards:** Comment a-t-on mesuré ce phénomène?

**La présidente:** Je n'arrive pas à me souvenir exactement comment l'étude a été faite, mais c'était la constatation du rapport. Nous faisons de plus en plus l'objet de discrimination latente dans ce pays. Je le sais, à cause de mes enfants, de mes petits-enfants et de mes arrière-petits-enfants. Je le sais en raison des tendances et des problèmes que je constate dans ma propre collectivité et dans le travail que je fais.

Lorsque vous avez déclaré que même dans les quartiers les plus pauvres, le taux de chômage chez les Autochtones était plus élevé que chez d'autres personnes pauvres, croyez-vous que le racisme joue un rôle à cet égard?

**M. Richards:** Oui, je le crois. Dans le document que je vous ai distribué, vous verrez au tableau 3A qu'on y indique le revenu moyen pour les Autochtones selon le lieu et le niveau d'instruction. Ces données sont tirées du Recensement de 1996.

Il faut examiner ce tableau en groupes de trois. En ce qui concerne les trois du bas, on indique pour tous les Canadiens qui n'ont pas terminé la 9<sup>e</sup> année, si vous examinez leur revenu moyen et l'établissez à 100, les Autochtones dans les réserves gagnaient environ 60 p. 100 de ce montant, et il était de 70 p. 100 pour les Autochtones qui vivent hors des réserves.

Heureusement, à mesure que le niveau d'études augmente, l'écart diminue quelque peu. Pour les personnes qui ont un ou plusieurs diplômes universitaires, l'écart est plus petit entre les Autochtones et les non-Autochtones dont le niveau d'études est le même. Cependant, un écart demeure, et de toute évidence cela est attribuable en partie au racisme.

**The Chairman:** If there are no other questions or comments, I thank you very much. This has been most enlightening. I appreciate your taking the time to come here to inform us of this type of thing. We have been working on this action plan for change for well over two years, because we have seen the need for something like this. We have finally got started on it.

**Mr. Richards:** There is a lot more to be said than what we talked about tonight.

**The Chairman:** Yes, certainly.

**Senator Christensen:** I found the use of the word "migration" interesting. Migration is a term that is not used frequently when talking about Aboriginal people. It is the people immigrating from one place to another.

**Mr. Richards:** One of the statistics I did not give you, and I will happily give this to you, was the breakdown of the migration statistics looking at these eight cities. Again, this is looking at urban people. One thing that stands out immediately is that in these inner-city neighbourhoods, the mobility among Aboriginal people is twice that of non-Aboriginal people. This cannot be good for kids completing school. There is a lot of churning back and forth.

**The Chairman:** This is what we have been saying. We have talked so much about the migration of people within our own country, with no support services to help them adjust.

**Mr. Richards:** We talk all the time about the problems of Vietnamese settling in Vancouver, but we do not do think about this.

**The Chairman:** Thank you. I hope if our time allows that we can have you back again.

The committee adjourned.

**La présidente:** S'il n'y a pas d'autres questions ou observations, je tiens à vous remercier infiniment. Votre exposé nous a beaucoup éclairés. Je vous remercie d'avoir pris le temps de venir ici nous communiquer ce genre d'information. Nous travaillons à ce plan d'action pour le changement depuis plus de deux ans parce que nous avons constaté qu'une telle initiative était nécessaire. Nous avons fini par nous y mettre.

**M. Richards:** Il y a beaucoup plus de choses à dire que ce dont nous avons parlé ce soir.

**La présidente:** Sans aucun doute.

**Le sénateur Christensen:** J'ai trouvé intéressante l'utilisation du terme «migration». La migration est un terme qui n'est pas souvent utilisé lorsque l'on parle des Autochtones. Il s'agit de personnes qui immigrent d'un endroit à l'autre.

**M. Richards:** L'une des statistiques que je ne vous ai pas donnée, et je me ferai un plaisir de le faire, c'est la ventilation des statistiques sur la migration dans ces huit villes. Ici encore, on examine les personnes qui vivent en milieu urbain. On constate immédiatement que dans ces quartiers du centre-ville, la mobilité chez les Autochtones est deux fois plus élevée que chez les non-Autochtones. Cela ne doit pas inciter les enfants à terminer leurs études. Il y a beaucoup de va-et-vient.

**La présidente:** C'est ce que nous avons dit. Nous avons tant parlé de la migration de gens au sein de notre propre pays à qui on n'offre aucun service de soutien pour les aider à s'adapter.

**M. Richards:** Nous parlons constamment des problèmes des Vietnamiens qui s'établissent à Vancouver, mais nous ne pensons pas à cet aspect.

**La présidente:** Je vous remercie. Si le temps nous le permet, j'espère que nous aurons l'occasion de vous inviter à nouveau.

La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to:*

Public Works and Government Services Canada – Publishing  
45 Sacré-Coeur Boulevard,  
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

*En cas de non-livraison,  
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Édition  
45 Boulevard Sacré-Coeur  
Hull, Québec, Canada K1A 0S9

---

WITNESS:

*From Simon Fraser University:*

John Richards, Professor, Business Administration.

TÉMOIN:

*De l'Université Simon Fraser:*

John Richards, professeur en administration des affaires.

---

Available from:  
Public Works and Government Services Canada – Publishing  
Ottawa, Canada K1A 0S9  
Also available on the Internet: <http://www.parl.gc.ca>

En vente:  
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada – Édition  
Ottawa, Canada K1A 0S9  
Aussi disponible sur internet: <http://www.parl.gc.ca>